Document généré le 19 avr. 2024 22:37

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Au café, j'écris ton nom

Mylène Slogar

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32903ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Slogar, M. (2004). Au café, j'écris ton nom. *Liberté*, *46*(4), 59–63.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au café, j'écris ton nom

Mylène Slogar

— Comment appelez-vous ça ? — Je ne vois pas, je ne trouve aucun mot qui le désigne. — Aucun mot ? Mais vous savez bien que rien ici-bas ne peut prétendre à l'existence tant que ça n'a pas reçu de nom... — Oui, oui, je cherche... est-ce ce qu'on peut appeler de... Non, quelle folie... est-ce du ?... je n'ose pas, je ne peux pas... pas ce nom, pas ce mot-là... — Bien sûr, pas ce mot-là, impossible, pas tant que je suis là... — Oui, là, en moi, en nous, nous emplissant... l'Amour...

NATHALIE SARRAUTE

... et puis créer c'est aussi prendre une revanche. Il faut de la haine...

EDMOND BAUDOIN

18 mars, 9 h 16

mon père est une plaie
que je gratte
plaie béante mon père
a la voix
molle et traînante j'ai
honte de mon père de
moi il m'ex as père
ce père qui est si peu
mien
qui ne fait rien rien
d'autre qu'ex pirer
les yeux fermés
devant le petit écran

il appelle je
laisse le répondeur
prendre le message

rien
à lui
dire

de toute façon il
n'entend
jamais
que lui
que lui

J'écoute sa voix, retourne au lit écrire. « Comment ça va ? » Mais je suis malade, papa, malade, entends-tu ? Bien sûr que non ; pour entendre, il faudrait que tu sois, déjà, un peu là, enfin... pour moi. Je pourrais dire que je me suis habituée, à ton absence, non, je mentirais. Je ne m'habitue pas. Et maintenant que je te retrouve, je n'arrive pas à tisser un lien avec une loque.

Je te ressemble, il paraît, c'est bien ça : j'ai un père flasque, qui déserte, incapable d'affronter la vie, trop froussard qu'il est. Et je lui ressemble. Tu te souviens, pendant notre voyage chez toi, en Croatie, les gens de ta famille disaient : « Isto, isto », que nous étions pareils, oui.

Je ne veux plus être toi, être ton fantôme, je ne veux plus être à la place où ma mère m'a mise, dans son lit à ta place, je ne veux plus être l'enfant-père, et je me demande, je me dis, peut-être est-ce pour cela que maman me détestait, qu'elle me déteste encore ; je veux dire que cette haine qu'elle me portait et me porte toujours est pour toi, pour ton visage et non le mien.

Ce nom-là
À qui, à quoi je tiens ?

Maman m'a demandé, un jour, sous quel nom j'écrivais. Je t'ai nommé. J'ai dit : « Slogar ». J'écris sous ce nom, là-dessous, j'expose ton absence, je dis : mon père est un lâche, un traître, qu'on ne l'oublie pas.

J'approche le lieu de ma honte ; je traîne dans la vase ton nom que je n'aime pas. J'épelle ton nom faux, travesti, dont tu as volontairement retiré l'accent du S à ton arrivée au pays, ton nom que j'invente à chaque mot ; et lorsqu'on me demande mon origine, je raconte que mon père ceci, j'ajoute parfois que ma mère cela. Tu vois ? Je n'existe que par vous, qu'en dessous. Je suis la chose cachée : la faute.

Nuit
Je n'ai jamais passé la nuit dans la maison de mon père. Il m'a invitée à rester dormir, à quelques reprises. Je refuse. Je ne peux pas, pas encore.

Dans son salon, au-dessus du canapé, papa a suspendu un dessin que je lui ai offert l'an dernier pour Noël et qu'il a fait encadrer. Une encre sur papier glacé intitulée *Jardin aquatique*. Il en est fier, de ce dessin ; fier de son nom qui apparaît là, au bas de l'image.

J'en ai offert un à maman aussi, pour la même occasion : *La femme enfant*, portrait au fusain d'une Asiatique. Il est roulé et debout dans le coin d'une chambre à débarras. Je l'aimais, ce dessin. Quand maman l'a vu, elle a dit : « C'est moi ». Peut-être est-ce pour cela que je lui ai offert.

20 mars, 11 h 40
il rappelle laisse un nouveau message :
puisque je
n'ai pas retourné
son appel « Bonjour Mylène c'est moi
je suis ton père tu m'appelleras

au lit la tête lourde quand tu auras le temps »

lourde j'ai
la gorge
qui pourquoi je
brûle m'isole

Ma mère m'a appris cela : médiocre est mon nom. Le tien, papa.

Voir

J'aime les cafés. J'aime l'ambiance, la musique. J'aime me retrouver là, seule ou accompagnée, pour lire, prendre mon temps, écouter, regarder à côté, en face, échanger.

Hier soir, avant un spectacle à l'Agora de la danse, je me suis arrêtée, comme ça, dans un café. Assise non loin de moi, une jeune femme, accompagnée d'un homme d'un certain âge. J'étais seule et buvais une tisane. La jeune femme me jetait, de temps à autre, un regard. Observant ce qui ce passait autour, j'ai vu soudain l'homme âgé se lever, quitter la table et se rendre au comptoir des pâtisseries. Puis, passant près de moi, il est revenu à sa place. Avant de se rasseoir, l'homme âgé a déposé un sac de papier sur une table voisine où personne ne se trouvait, en disant à la jeune femme : « C'est pour ta mère ». Ayant remarqué que je suivais la scène, celle-ci a esquissé une moue gênée.

22 mars, 2 h 06

Ma mère déteste mon père, à travers moi ; Jacqueline déteste Ivan.

Qu'y puis-je ?

moi ma mère est un gouffre
qui
m'aspire
quand j'
y
pense je ne veux plus
tomber là elle
ma mère
habite ma langue
pourquoi
n'aime-t-elle
personne moi ma mère
est un gouffre qui
m'aspire
quand
j' y pense
je
ne veux plus
tomber
là
elle